

Andrei, Carmen

Métamorphoses identitaires et paysage dans *Le poids de la neige* de Christian Guay-Poliquin

The Central European journal of Canadian studies. 2023, vol. 18, iss. [1], pp. 89-100

ISBN 978-80-280-0547-4 (print); ISBN 978-80-280-0548-1 (online ; pdf)

ISSN 1213-7715 (print); ISSN 2336-4556 (online ; pdf)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/digilib.80126>

Access Date: 10. 10. 2024

Version: 20240716

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.



Métamorphoses identitaires et paysage dans *Le poids de la neige* de Christian Guay-Poliquin

Identity Metamorphoses and Landscape
in *Le poids de la neige* by Christian Guay-Poliquin

Carmen Andrei

Résumé

Notre article porte sur le second roman du jeune écrivain québécois Christian Guay-Poliquin, *Le poids de la neige*. L'auteur est lauréat du prix France-Québec, du prix des libraires Libr'à Nous et du prix des collégiens pour ce roman paru en 2016, ce qui lui assure un grand succès auprès du public francophone au Canada, mais aussi en France. Le roman fait partie par sa thématique de la littérature du néoterror et de la nordicité. On nous propose un récit dont le narrateur est accidenté et cloué au lit dans un huis clos malgré lui et contre la volonté de son soignant. Dès la première page, le narrateur *regarde le paysage hivernal*. Construit donc sur les thèmes stéréotypés de la neige, du village avec ses chaumières, des personnages solitaires mais solidaires dans l'effort de survivre, etc., le roman s'inscrit dans une indétermination spatiale et une atmosphère d'apocalypse floue et dans un imaginaire hivernal où la neige est géante et meurtrière. Munie des outils de littéraire, nous avançons la thèse suivante : le peu de variations sur le paysage auxquelles on ajoute l'immobilité, la douleur, les relations interpersonnelles complexes et le non-dit, entraîne mais surtout favorise le repliement sur soi et le centrage sur les Autres à la fois. Les métamorphoses du sujet narrant sont en rapport direct avec celles du paysage, embelli et ultérieurement « défiguré », écrasé par la montée de la neige. Elles aboutissent à une reconstruction identitaire intéressante à plus d'un titre.

Mots-clés : paysage, identité, neige, métamorphose, littérature francophone

Abstract

The present article deals with the second novel, *Le poids de la neige*, by the Quebec author Christian Guay-Poliquin. Published in 2016, it was awarded the France-Québec prize, the Prix Libr'à Nous, and the Prix des collégiens, confirming his status as a successful author in French-speaking Canada as well as in France. In terms of subject, the novel belongs to the literature of neoterror and northerness. This is the story of an injured narrator who ends up behind closed doors, despite himself and against the will of his caretaker. From the very first page, he watches the winter landscape. Constructed around the stereotypical themes of snow, the village with its cottages, the solitary characters united in their effort to survive, etc., it is representative of a spatial indetermination and an atmosphere of flowing apocalypse in a winter imaginary where snow is larger than life and veritably murderous. By means



of literary tools, the thesis proposed here is the following: little variation in the landscape, doubled by immobility, pain, complex and complicated interhuman relations, as well as the unsaid, all leading to, and mostly enabling, turning in on oneself and focusing on Others at the same time. The metamorphoses of the narrating protagonist are in direct relation with those of the landscape, embellished and then “disfigured,” crushed under the weight of snow. They yield a raw identity reconstruction which is interesting in more than one respect.

Keywords: landscape, identity, snow, metamorphosis, Francophone literature

Préambule : sur l’univers romanesque de Christian Guay-Poliquin

« L’imagination c’est une forme de courage. Regarde, regarde encore, regarde mieux, il neige sans qu’on s’en aperçoive et le temps passe. »

(*Le poids de la neige*, 58)

Après son début littéraire avec *Le fil des kilomètres*, en 2013, Christian Guay-Poliquin publie en 2016, *Le poids de la neige* (Éditions de la Peuplade, 2^e édition Éditions de l’Observatoire, les deux parues au Québec), qui sera le deuxième volet d’une trilogie qui prendra forme par la publication récente (en 2021) du troisième roman, *Les ombres filantes*. Dès *Le fil des kilomètres*, critiques et lecteurs ont vu dans ce jeune écrivain québécois (il est né en 1982) un auteur prometteur qui ne jouit pas seulement d’un succès d’estime auprès du grand public, mais également d’une critique littéraire enthousiaste. Avec *Le fil des kilomètres*, on avait affaire au genre *road novel* / *road movie* qui non seulement plaçait la première pierre de l’univers romanesque de Guay-Poliquin, mais donnait le ton à la narration, faussement monocorde et précisait un style et une thématique de la quête identitaire à travers soit le voyage, soit l’immobilisation, traits qui sillonneront la future trilogie. L’auteur jouit pour la trilogie d’un accueil favorable qui souligne l’attention portée aux détails, à la langue, aux expressions¹. Rien d’étonnant pour un écrivain qui a suivi des cours d’écriture créative, dont la formation de philologue transparaît dans son esthétique et sa stylistique.

Pour *Le poids de la neige* [édition citée *supra*], l’auteur est lauréat du prix France-Québec, il reçoit le prix des libraires Libr’à Nous et le Prix des collégiens, le prestigieux prix du Gouverneur général, ce qui lui assure à présent un grand succès international auprès du public francophone au Canada, mais également en France et en Europe de l’Est. Le roman est déjà traduit en quinze langues.

1) <https://www.etonnants-voyageurs.com/GUAY-POLIQVIN-Christian.html>, consulté le 3.10.2022.



Le roman s'inscrit dans la thématique de la littérature du néoterroir et de la nordicité, caractérisée entre autres par l'indétermination spatiale, le flou géospatial (serait-ce le refus de nommer les lieux ou de se focaliser sur les personnages ou tout simplement le souhait de tout anonymiser?). Quelques hyperthèmes sillonnent l'écriture de cet auteur québécois : l'atmosphère extérieure d'apocalypse embrumée, doublée d'une ambiance intérieure lourde, des contrées nonidentifiées; toutes sortes de pénuries (d'électricité, de gaz, de vivres) qui entravent la communication et figent les personnages; les périple et les voyages pleins d'aléas et d'imprévus qui les rallongent et les détournent; l'imaginaire hivernal où la neige est géante et meurtrière, etc. En exergue, l'écrivain cite un poème de son père, J.-N. Poliquin, clin d'œil complice au lecteur pour se ranger dans une filiation auctoriale et identitaire placée sous « le temps [qui] a métallisé la neige », le silence, l'espace, la nature monochrome sillonnée par le trait noir que tire un oiseau. Le roman est construit donc sur les thèmes stéréotypés de la neige, du village non localisé géographiquement (à une heure de marche par rapport à la maison qui est placée, elle, à la sortie de la lisière de la forêt, donc quelque part), avec ses chaumières de plus en plus désertes. Les personnages sont solitaires, mais solidaires dans l'effort de survie, malgré une violence larvaire et (ir)réelle qui les guette.

L'une des originalités du livre consiste dans la numérotation des sous-chapitres qui fait référence à la hauteur de la neige : chaque chiffre indique le niveau croissant et décroissant de la couche de neige. Les titres des chapitres sont eux aussi symboliques : *Le labyrinthe*, *Dédale* (2 et 5, deux fois), *Icare* (3 et 6, deux fois), *Les ailes* (4), *Le soleil* (sic!, tout simplement).

On nous propose un récit linéaire assumé par un narrateur qui n'est pas nommé. C'est ledit mécanicien du *Fil des kilomètres*, trentenaire qui rentre à son village natal après dix ans et après avoir été quitté par sa fiancée. Un vieil homme, Mathias, vit loin d'un village quasi désert, séparé par un *no man's land*. Il reçoit un homme accidenté, les jambes écrasées sous sa voiture, sommairement soigné par la vétérinaire Maria, tout de suite après la collision. L'accidenté, lui, a été confié à Mathias juste avant l'hiver sur une entente : le vieil homme s'occupe de lui (il tue des lièvres, des oiseaux et une vache, lui fait à manger, désinfecte ses plaies, refait ses pansements, enlève les points de suture, lui fait la toilette, le soutient pour réapprendre à marcher, lui sauve la vie une seconde fois lors d'un feu domestique) et assure la rémission de son jeune locataire en échange de bois de chauffage, de vivres, mais surtout d'une place dans le convoi qui partira au printemps pour la ville où sa femme bien aimée (depuis 57 ans) est hospitalisée. Les deux occupent la véranda (« avec un poêle et une grande fenêtre orientée au sud », 45), un huis clos où l'un se tait et l'autre meuble le silence par des activités quotidiennes (parce que « le silence de l'hiver est assourdissant », 143), c'est un état de figement contre la volonté du narrateur et de son soignant. Les deux sont cernés par la blancheur et le froid.



L'hiver pèse. La cohabitation forcée (« Nous sommes prisonniers l'un de l'autre », 71) dans la grande maison orpheline (elle est à une heure de marche au-dessus du village) s'entame dans la réticence, lors des jeux d'échecs. Le face-à-face quotidien est tendu et se nuance au jour le jour. Au coin du feu, du poêle en bois, les deux tissent une complicité de conversations. Les villageois qui leur rendent visite (Jonas, Jean, Joseph, Jude et la belle Maria) apportent des vivres. La tension s'attise, la tension monte (on arrive à la violence à deux cent cinq, Matias est traqué à deux cent quarante-huit), les rumeurs du village pénètrent dans leur décor. En manque, en pénurie totale, les gens du village manigancent pour le quitter et gagner la ville.

Une atmosphère de fin de monde avec tous les ingrédients qui la renforcent ensoleille la narration : plus d'électricité, plus de téléphone, donc plus moyen de communiquer, plus d'essence, « les nuages [...] en queues de jument » (101) annoncent la neige qui tombera en continu, le village est coupé du monde : « des barrages routiers partout, des milices, des forbans » (38), on consolide les réserves, on s'entraide. Alors, ils ne feront qu'attendre : la guérison, l'électricité, la fin de l'hiver. Mathias se fatigue et se révolte contre le mutisme de son colocataire et cet état suffoquant interminable. Certes, le narrateur préfère se confiner dans son mutisme qui n'est cependant pas hostile, mais ce sont un choix et une raison de cacher son impuissance. Le fragment ci-dessous, malgré sa longueur, en est explicite :

Depuis la neige, les relents de fièvre te font échapper quelques gémissements, des murmures, des lambeaux de phrases. [...] Tu pèseras tes mots sans les prononcer. Tu calculeras l'épaisseur de l'hiver en maudissant la féerie des tempêtes. Tu mesureras l'état de tes blessures, l'ampleur de notre solitude, la paresse du printemps et nos réserves de nourriture. [...] Et je continuerai de croire à ta guérison, aux journées qui rallongent et à la neige qui fond. [...] On n'a pas le choix, c'est la seule façon d'affronter ce qui nous attend [...] Il n'y a pas dix mille façons de survivre. (59)

Regarder le paysage

Le premier mot qui ouvre le livre est « Regarde », trois fois répété, renforcé, « regarde encore », « regarde mieux » (11). Dès la première page, on est dans l'immobilité : le narrateur homodiégétique *regarde le paysage hivernal* par la fenêtre [on insiste sur l'écran qui facilite le regard, *la fenêtre*]², dans son lit ou sur sa chaise à bascule, sur la véranda. C'est un taiseux : « Moi je suis impotent. Je n'ai pas la force, encore moins la mobilité. Je n'ai même pas le courage de communiquer, d'interagir, de converser. Ni l'envie. Je préfère ruminer mon infortune en silence » (27). Il avoue avoir perdu

2) Cf. P. Sansot, « Identité et paysage », in *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 18, 1983, 65-72.



le goût de la parole en même temps que la notion du temps (21). Il préfère donc regarder en particulier et notamment l'échelle à neige tout le temps (à soixante-deux centimètres, elle est déjà enterrée), observer, descendre dans ses souvenirs à la recherche identitaire, à une reconsidération de son avenir, après avoir repris ses forces, une fois guéri, prêt à se véhiculer.

Cloué dans son lit, il *regarde* donc par la fenêtre : *le paysage* d'abord, la vie de dehors par la suite : « Près de ma fenêtre, des oiseaux vont et viennent, se querellent et picorent. De temps à autre, l'un d'eux observe la tranquillité de la maison d'un œil inquiet. » (13). Le microcosme protecteur de la maison s'oppose au macrocosme hivernal. On voit donc *par ses yeux*. La description du paysage se fait au ralenti. Comme « L'attente domine le paysage » (18), le narrateur note sèchement « Regarde encore » (*ibidem*) et Mathias renforce « Regarde mieux » (*ibidem*). C'est le leitmotiv du livre. Et encore, plus loin, plus développé :

Je vais à la fenêtre et tire les rideaux. Une lueur grise chasse la nuit et se réfracte sur le verglas accumulé. D'ici, j'ai à peu près la même vue que de la véranda. Avec la forêt, l'éclaircie et l'échelle à neige. [...] Inlassablement, quelques flocons tentent d'apaiser l'appétit du sol, mais ils sont balayés par le vent. Le décor s'incline, fossilisé dans la glace. Même les grandes épinettes regardent par terre. (200)

Par ailleurs, on remarque les belles descriptions de la beauté exquise des paysages dans le livre. Quelques courts exemples : le début du « Soixante-dix-sept » (83), le rêve sur la forêt ; du « Quatre-vingt-un ». La neige est personnifiée : « Quelques flocons errent entre le ciel et la terre. [...] Comme des météores qu'on verrait passer de près sans qu'ils menacent de s'écraser sur nous » (91). « Dehors, la tempête gronde et donne des coups de hanche sur la véranda. Elle tourbillonne dans la cheminée et fouette la neige autour. Elle frappe à la fenêtre. Elle rugit. Et nous regardons ce spectacle avec une indifférence calculée. » (170). Une vue surprenante sur les montagnes est décrite dans ces termes : « L'étendue sans fin de la forêt descend jusqu'à l'éclaircie où se dresse l'échelle à neige. J'ai l'impression d'être à la vigie d'un navire. Et de constater l'ampleur redoutable de l'horizon qui se referme sur nous. [...] Je pourrais rester longtemps à observer ce paysage désolé et magnifique. » (180–181)

Les « belles » descriptions sont mises en parallèle par d'autres, d'un « réalisme bluffant »³ des ingérences quotidiennes dues à la cohabitation forcée : « Des bourrasques secouent la véranda, les murs gémissent et le silence se fissure de part en part » (« Soixante et onze », 71) ; « [l]e froid semble avoir desserré son emprise sur le paysage, pour reprendre des forces. En attendant, la neige continue de tomber sans

3) <https://www.blogues.cstip.ulaval.ca/portraits/a-propos>.



que rien puisse l'arrêter. Les flocons sont larges et délicats. On dirait qu'ils ont été découpés dans du papier » (118).

Parti à la recherche des vivres lorsque la neige commence à fondre, dans la maison abandonnée au bord du lac, le narrateur s'arrête pour regarder le paysage : le flanc des montagnes, les arbres qui « veulent se débarrasser de la neige » (251–252), mais il a toujours peur de celle-ci : « on ne peut rien cacher à la neige », elle pourrait le trahir, garder ses traces... (à Quatre-vingt-neuf, *ibidem*). La neige défigure le paysage, l'ébrèche, l'ébranle et l'étrangle, elle recouvre tout, étant envahissante au point de blesser l'œil.

Subir la neige – géante et meurtrière

L'hiver et la neige sont des sujets récurrents dans la littérature québécoise. Une fois assumé, l'hiver acquiert la valeur de solidarité communautaire, qui implique l'idée d'aide de l'Autre, ou d'entraide. Dans la littérature moderne, l'hiver est devenu le stéréotype culturel de la permanence. Un roman postmoderne en témoigne dans les lignes suivantes : « Les saisons se succèdent mais à seule fin, semble-t-il, de revenir à l'hiver. L'hiver est la seule dimension de l'année, il hante le printemps, il obsède l'été, habite déjà l'automne. Un an passe pendant lequel on a gardé le souvenir du froid ; on est de retour à ce qu'il semble qu'on n'ait jamais quitté »⁴.

Dans ce roman, la neige tombe dru, « et les cristaux fendent l'air en ligne droite comme s'ils avaient été taillés dans du fer blanc » (à Deux cent quarante-huit, *le narrateur est perdu dans l'étendue du paysage, il ne peut plus se repérer*, 225). Elle est envahissante, elle recouvre tout, éblouit, devient de plus en plus oppressante, voire blessante : « Autour de moi les ténèbres rôdent. La nuit a faim. Et les flocons sont carnivores » ; « La neige et le ciel se confondent. Il n'y a que le triangle noir des grandes épinettes qui me permet d'imaginer l'horizon » (83; par ailleurs, dans l'imaginaire amérindien, l'épinette et l'écureuil ont le rôle mythique de relier le ciel et la terre, le sacré et le profane) ; les flocons de neige lui « crèvent les yeux » (226). Le combat contre la neige est collectif et individuel. La neige semble emporter le narrateur, l'aveugle, lui pèse lourd sur les épaules, le froid lui mord les doigts, lui avale les mains (voir 225–229).

La neige est *l'embrayeur* par excellence : elle déclenche la narration, la réflexion identitaire, la méditation, le flux de la mémoire. Elle est nourricière, Mathias la fond pour cuisiner avec elle même si elle a un goût étrange, elle a pris la saveur des arbres (27 et 169). Les protagonistes sont naufragés dans la neige, sous le poids de la neige, les jours se ressemblent de façon lancinante. En lectrice avisée, Gabrielle Vallières note que « La neige [est] la seule antagoniste de l'histoire » et son argument en est

4) Pierre Gélinas, *La Neige*, Montréal, Éd. Triptyque, 1996, 73.



qu'elle y est « bestialisée »⁵. Pour souligner ce point, voici un autre exemple : « Dehors, une neige gourmande s'empresse de rejoindre le sol » (117). La neige provoque des synesthésies, elle est (res)sentie par tous les sens : « J'entends les flocons se précipiter contre la vitre comme des oiseaux bernés par les reflets » (48). Elle est « impatiente », elle chamboule « la durée habituelle des jours et des semaines » (28)

Les flots de neige s'entassent comme le lot des défis. Les doutes concernant l'aide des villageois, le départ du prochain convoi, l'honnêteté du colocataire s'accroissent au même rythme que la neige tombe. Le récit avance au rythme des centimètres de neige qui tombent. Le récit de la vie quotidienne et l'histoire sont symboliquement liés au rythme de la montée de la neige et montent progressivement et incroyablement :

Avec la longue-vue, je peux voir que la neige atteint quarante et un centimètres. Je considère la blancheur du décor pendant un instant, puis me laisse choir sur mon lit fermant les yeux. Merveilleux, me dis-je. Nous allons désormais pouvoir mesurer notre désarroi.
(le narrateur, 19)

Déjà à trente-huit (centimètres) – titre du premier sous-chapitre –, la neige « règne sans partage », « domine le paysage, « écrase les montagnes » (11). La nature en souffre, lui tient tête avec peine : « Les arbres s'inclinent, ploient vers le sol, courbent l'échine. Il n'y a que les grandes épinettes qui refusent de plier. Elles encaissent, droites et noires. Elles marquent la fin du village, le début de la forêt » (13). Quelques lignes plus loin, la neige montre sa force sur le temps et l'espace, elle est « invincible » : « C'est l'hiver. Les journées sont brèves et glaciales. La neige montre les dents. Les grands espaces se recroquevillent » (14).

Du trente-huit centimètres du début à quarante-cinq – « les glaçons scintillent » (27), à cinquante-six, « le couvert de neige est lustré par le froid », lustre que la neige perd à cent cinquante et un (154); la neige est « aveuglante » (51) par sa lumière sombre lors de l'arrivée libératrice du narrateur au village, « brillante » (107), « éclatante » (142) lors de la première sortie de la maison du narrateur. À quatre-vingt-seize centimètres, « [o]n ne voit plus les montagnes qui ondulent au-dessus du village ni la ligne tracée par la forêt » (103); mais il y a des trêves : à cent neuf centimètres : « La neige et le vent ont cessé subitement [...]. Comme une bête qui, sans raison apparente, abandonne une proie pour en chasser une autre » (105). La neige est même complice, rusée, elle cache les traces des fuyitifs et des voleurs (110). À cent trente-huit centimètres : « Des cristaux de neige longent la silhouette fuselée des arbres. Ils tombent en ligne droite dans un mouvement continu, léger et pesant à la fois. La neige grimpe jusqu'au bas de ma fenêtre et se presse contre la vitre. On croirait que le niveau d'eau

5) <https://www.blogues.cstip.ulaval.ca/portraits/christian-guay-poliquin>



monte dans une pièce sans issue » (136.) La tempête de neige défigure les arbres à cent quatre-vingt-douze centimètres. À deux cent dix centimètres, le narrateur et Mathias sont engloutis dans la neige, la véranda devient un bunker ou un retranchement souterrain. Les avalanches frappent fort : la véranda écroulée, les protagonistes sont sinistrés sous le poids de la neige. Arrivée à deux cent quarante-deux centimètres, la neige continue à tomber pour encore cinq jours, laissant les protagonistes sans aucune réserve : ni nourriture ni chandelles.

À deux cent cinquante-trois centimètres, c'est toujours une montée vers l'apogée. Le narrateur abandonne le combat contre la neige, épuisé, il se laisse englouti : « il neige à me rendre malade ». Nous pourrions même constater qu'elle est carnivore, volontairement criminelle : « La tempête de neige hurle. On dirait qu'elle s'impatiente à l'idée de me recouvrir, de m'étreindre, de se refermer sur moi. Qu'elle salive avant de me dévorer » (229).

La neige a atteint le sommet incroyable : deux cent soixante-treize ! Puis, plus les centimètres de neige descendent (de 273, le sommet, à 252, déjà !), plus l'espoir renaît, et ils entrevoient la possibilité d'échapper à la ronde du malheur et de fuir la cage hivernale. La neige perd du terrain. Le texte est explicite : « Avec cette chaleur, on dirait que la neige s'enfonce de plus en plus dans le paysage » (236). Alors, puisque la neige diminue, l'ennemie de jadis acquiert une portée positive, les aide à la pêche des truites : « Les montagnes bombent le torse et la neige est resplendissante » (240), de deux cent quatre à cent cinquante-neuf, l'espoir augmente, les deux sinistrés réussissent enfin à se nourrir. À cent onze centimètres, le cauchemar se termine : « Durant la journée, nous faisons de longues pauses où nous allons à la fenêtre pour observer la lente transformation du paysage. L'hiver achève à sa fin, a déclaré rêveusement Mathias à plusieurs reprises. » (250). À cinquante-trois centimètres, « on voit poindre le sol à travers la neige » (253).

Le paysage dominant est blanc. À le voir par la fenêtre ou à le traverser (prendre la forêt ou les champs infinis pour gagner le village ou tenter de fuir en ville), la blancheur du paysage a une ampleur insaisissable. Sous la magie blanche de la neige, tout est possible : *fata morgana*, l'espoir de la fuite pour Mathias, celui de la guérison pour le narrateur. La neige a obligé le narrateur à se forger une « identité habitante »⁶.

6) Cf. Eva Bigando, « Paysages ordinaires, paysages identitaires ? Immersion au cœur des manières d'habiter pour comprendre la relation entre paysage et identité », in *Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques*, Paris, Éd. du CTHS, 2014, 14.



Métamorphoses identitaires

Le narrateur souffre : c'est une souffrance que les analgésiques calment en apparence (« La douleur ne me donne pas de répit. Elle me tient, elle me serre, elle me possède », 15 ; « Je me sens faible et ankylosé », 16), une souffrance amplifiée par le vide intérieur éprouvé / éprouvant, par le manque de toute motivation de survie, alourdie par le sentiment d'échec de tout projet existentiel (professionnel, social, affectif) : « En attendant, j'ai beau me redire que j'ai survécu à un terrible accident de voiture, je sais que je ne peux plus rien faire par moi-même » (21). La douleur est « noire et glacée » malgré les massages (comme du pain noir pétri), et les petits soins de Mathias, la douleur est « tenace, constante, infatigable. » (44). Cet état de désarroi le rend dépressif : « On dirait que je suis un monstre de retailles de bois, de boulons et de chair rapiécée. Mais c'est mieux que rien » (*loc. cit.*). Lorsqu'il se regarde dans la fenêtre (sous-chapitre « Cinquante-six »), il se voit comme une « large tache d'ombre » à la barbe hirsute (48). Sur une échelle d'appréhension, la neige et la douleur aiguë contorsionnent les perceptions, et toutes deux font douter le narrateur de son ipséité.

À deux cent cinq centimètres, Mathias perd, lui aussi, l'espoir : « L'hiver ne nous laissera pas une seconde chance » (189). À cela s'ajoute le remords du narrateur d'avoir raté les retrouvailles avec son père avant que celui-ci ne meure. Le constat d'échec existentiel (le narrateur a pratiqué le même métier de mécanicien que son père, mais pas avec le même succès), du désamour amer de sa fiancée, de la fuite inutile de la ville redouble sa dépression (216). À quarante-huit centimètres, Mathias cède, il perd patience, quitte notre protagoniste à mobilité réduite même si le temps est encore précaire, il le menace même de son revolver s'il s'y oppose, lui laissant une lettre d'adieu de trois lignes. Mais sa tentative échoue. À trente-huit centimètres, le narrateur essaie de partir lui aussi, mais la neige lui tend des pièges, le retient dans ses serres; à trente centimètres, même s'il commence de nouveau à neiger, un oiseau lui remonte le moral et inocule l'espoir de réussite. La fin apporte une lueur d'espoir : « Je m'assois lourdement dans la neige. Je me sens heureux et inquiet à la fois. Pour Mathias [qui est parti] comme pour moi. » (276). Il s'en sort donc sain et sauf de cette épreuve. Une *opera aperta* au sens que lui donne Umberto Eco, le troisième livre de la trilogie, *Les ombres filantes*, paru en 2021, fera certainement l'objet d'une future analyse.

Conclusion

Les critiques ont vu dans *Le poids de la neige*, à part un journal de bord d'un naufragé, un dialogue intertextuel avec des mythes : Dédale et Icare, le Minotaure (le narrateur étant un Thésée qui pénètre dans le labyrinthe de Dédale pour affronter, mais quel



Minotaure ? Qui est le Minotaure ? La neige ? Et, de surcroît, quel serait son fil d'Ariane ? Selon nous, la comparaison est valide si l'on considère que le fil d'Ariane est le repli / le cheminement vers soi-même qui aboutit à la métamorphose identitaire du narrateur; par ailleurs, on trouvait le Minotaure dans *Le Fil des kilomètres*; celui du retour d'Ithaque (le narrateur est un Ulysse de retour au bercail natal, chez Marie, son ex-femme)⁷. Nous avançons la thèse qu'il y a peut-être un autre mythe : la lutte contre le dragon (v. Saint-Michel, Saint-Georges) qui ouvre la voie à un autre monde, la citation suivante nous servant d'appui : « La nuit avale lentement le décor. C'est un serpent qui digère sa proie » (190).

Gabrielle Vallières, dans « Portraits⁸ », projet en ligne de l'Université Laval, souligne

l'audace de Christian Guay-Poliquin d'avoir visé le plein centre du diagramme de Venn en amalgamant mythologie grecque, terroir et fin du monde. La portée de son œuvre s'en voit élargie, animée par un imaginaire du gel tout sauf paralysant. Il s'agit du genre de risque qui pousse à revoir les frontières des catégories. Si l'on tient le pari que son œuvre prend place dans un non-lieu, un anonymat géographique, une universalité épique, il faut alors repenser la littérature du terroir québécois comme étant dissociable du lieu du Québec. C'est un pari qui peut glacer l'échine de certains nostalgiques, mais qui fait hommage à la littérature québécoise et à son indépendance. La dernière décennie littéraire a été particulièrement foisonnante pour cet imaginaire du terroir que Guay-Poliquin contribue à déplier.⁹

Roman sur les petites et les grandes passions, *Le poids de la neige* tisse notamment une *poétique de la résilience* dans le sens élaboré et raffiné par l'ethnologue et le neuropsychiatre Boris Cyrulnik qui lie notamment le phénomène de la résilience à l'amour. Bien que ce soit une empreinte qui laisse des traces profondes, des blessures à guérir, l'amour est néanmoins une forme de résilience inévitable. Le processus est analysé par Cyrulnik qui consolide son investigation : « Vu de l'extérieur, la fréquence de la résilience prouve qu'on peut s'en sortir. Vu de l'intérieur, on est structuré comme un oxymoron qui révèle la division intérieure de l'homme blessé, la cohabitation du Ciel et de l'Enfer, le bonheur sur le fil du rasoir¹⁰ ». Le narrateur lui-même parle de sa résilience, en quoi Mathias ne croit pas (233).

Les descriptions du paysage et les notations sur l'évolution de la neige présentes dans tous les chapitres imposent une chronologie (avant la découverte miraculeuse d'un réveil qui aidera le narrateur à compter le temps) et donne une saisie physiologique de la spatialité. Directement ou subrepticement, la neige et le paysage entre-

7) Le roman fait écho à deux autres livres : *Dans la forêt* de Jean Hegland et *Station Eleven* d'Emily Saint-John Mandel.

8) <https://www.blogues.cstip.ulaval.ca/portraits/a-propos>, consulté le 20 avril 2024

9) <https://www.blogues.cstip.ulaval.ca/portraits/christian-guay-poliquin>, consulté le 20 avril 2024

10) Boris Cyrulnik, *Un merveilleux malheur*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2002, 14.



lacent le récit linguistiquement et narrativement. De surcroît, dès qu'il y a une description de paysage, elle met en lumière un parallélisme avec les identités individuelles des personnages. Dans le roman étudié, le regard que le narrateur pose sur le paysage n'est nullement contemplatif, désintéressé, ou indûment idéalisé, mais inquiet. Il déclenche l'examen de conscience et l'interrogation identitaire, il devient *égocentré*. Il y a une certaine connivence entre le paysage et l'identité : l'hiver extérieur glace l'âme et l'oblige à prendre une attitude, à subir une métamorphose, il est sentant, voire con-sentant au délitement.

Une narration qui avance par des volutes égorgées, une écriture qui plaît ou ennuie d'emblée, les livres de Ch. Guay-Poliquin séduisent par leur *froidueur*. Sans envolées lyriques, sans nuances vacillantes qui invitent à des lectures plurielles et à l'ouverture, voire au vagabondage de l'imaginaire, du poétique émane de cette écriture précise et concise dans la quête de soi à travers l'Autre et ne fût-ce que regarder le paysage.

Corpus

Guay-Poliquin, Christian, *Le fil des kilomètres*, Québec, Éditions de la Peuplade, 2013.

———. *Le poids de la neige*, Québec, Éditions de la Peuplade, 2016.

———. *Les ombres filantes*, Québec, Éditions de la Peuplade, 2021.

Bibliographie

Bigando, Eva, « Paysages ordinaires, paysages identitaires ? Immersion au cœur des manières d'habiter pour comprendre la relation entre paysage et identité », in *Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques*, Paris : Éditions du CTHS, 2014, 13–23.

Cyrulnik, Boris, *Un merveilleux malheur*, Paris : Éditions Odile Jacob, 2002.

Gélinas, Pierre, *La Neige*, Montréal : Éditions Triptyque, 1996.

Sansot, Pierre, « Identité et paysage », in *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 18, 1983, 65–72.

Sitographie

<https://www.etonnants-voyageurs.com/GUAY-POLIQVIN-Christian.html>, consulté le 3.10.2022

<https://www.blogues.cstip.ulaval.ca/portraits/christian-guay-poliquin>



Carmen Andrei

Métamorphoses identitaires et paysage dans *Le poids de la neige* de Christian Guay-Poliquin

CARMEN ANDREI / Professeure des universités au Département de français, Faculté des Lettres, Université « Dunărea de Jos » de Galați, Roumanie, habilitée à diriger des recherches, Carmen Andrei donne des cours magistraux de littérature française du XX^e-XXI^e siècles, de littératures francophones (belge, québécoise, océaniques, maghrébines) et de traduction littéraire. Elle a publié 10 livres dont 7 comme auteur unique et plus de cent vingt articles scientifiques dans son domaine d'intérêt. Traductrice littéraire assermentée, elle est aussi membre de l'Union des Écrivains Roumains. Son dernier livre est *Réflexions sur l'identité, la culture et la littérature belges* (Paris, L'Harmattan, 2022). Elle est responsable scientifique du Centre de Recherche *Théorie et pratique du discours* où elle dirige l'axe de recherche « Littératures et identités culturelles ».